

LE SPORT EST-IL UNIVERSEL ?

Par Alain Grangé-Cabane



Y a-t-il activité plus universelle que le sport ? Non, en apparence. Il suffit, pour s'en convaincre, de mesurer les chiffres d'audience télévisée que recueillent les Jeux Olympiques, le Mondial de Football, ou certains grands Prix de F1. C'est par centaines de millions que les téléspectateurs de toutes contrées se rassemblent devant leur écran, faisant fi des décalages horaires, pour ces moments de communion sportive. De même les mouvements de base du sport (courir, sauter,

lancer, nager) sont-ils les gestes élémentaires de tous les hommes ou femmes – en tous lieux et de tous temps – pratiqués par nos aïeux depuis l'Homme des cavernes. Quant à la pratique sportive, elle s'appuie sur un subtil mélange d'habileté physique, de maîtrise technique et d'intelligence tactique – heureuse harmonie entre la tête et les jambes, celle qu'on retrouve dans toutes les sociétés.

Le sport est aussi fondé sur quelques motivations universelles : le dépassement de soi, le culte de l'effort, l'acte gratuit ou l'émulation d'une part, mais aussi la camaraderie, la loyauté et le respect de l'adversaire de l'autre – ces diverses valeurs qui imprègnent toutes les cultures. C'est ce qu'exprime notamment l'altruiste formule selon

laquelle l'important est moins de gagner que de participer. Enfin, le sport est partout reçu comme un spectacle, souvent à valeur exemplaire, le sportif, lui, étant reconnu comme un modèle, voire salué comme un héros. Tels sont les traits qui, depuis les Jeux Olympiques de la Grèce antique jusqu'à leur résurrection par Pierre de Coubertin, permettent de voir dans le sport une des composantes universelles de notre société.

À moins que... À moins qu'il ne s'agisse d'une vision idéale, idyllique, à laquelle nous sommes désireux de nous accrocher – tant nous avons envie d'y croire. Aurions-nous oublié – première atteinte à l'universalisme – que les femmes n'ont été admises dans la plupart des compétitions sportives que longtemps, voire très longtemps, après les hommes ; ainsi, les premiers jeux Olympiques « modernes »

se tiennent-ils à Athènes en 1896, avec des épreuves exclusivement masculines. C'est quatre ans plus tard, aux Jeux de Paris, que, malgré l'opposition du baron de Coubertin, 22 femmes (sur 997 athlètes) sont admises à concourir, dans cinq sports (tennis, voile, croquet, équitation et golf). Et c'est en 1922 qu'à l'initiative d'une militante, Alice Milliat, que se tiennent à Paris, les premiers Jeux Olympiques féminins ; ils ne pourront pas se renouveler car le CIO (Comité International Olympique) dépose à son profit le droit de s'appeler « olympique ».

Ce professionnalisme dans la plupart des sports va permettre aux champions issus de milieux défavorisés de sortir de leur condition par leurs performances athlétiques, spécialement dans les disciplines « dures » ou dangereuses. ”

Mêmes différences d'un point de vue social. Dans sa version moderne (à partir du dix-neuvième siècle), le sport, alors amateur, est empreint, dans les faits, d'une conception « aristocratique » : développé principalement à l'Université, il est marqué, notamment

en Angleterre ou aux USA, par les différences sociales résultant du recrutement des étudiants de l'enseignement supérieur ; c'est notamment dans les collèges ou universités anglaises que s'observe cet élitisme dans le sport. Mais peu à peu, toutefois, la démocratisation à l'université va s'accompagner d'un plus grand mélange social sur les stades, accéléré par le passage de l'amateurisme au sport professionnel.

Réciproquement, ce professionnalisme dans la plupart des sports va permettre aux champions issus de milieux défavorisés de sortir de leur condition par leurs performances athlétiques, spécialement dans les disciplines « dures » ou dangereuses (boxe, cyclisme) : pour eux, leurs victoires sont souvent vectrices de promotion sociale. Ainsi est-il intéressant de noter l'ascendance « étrangère » des trois plus grands joueurs français de football de l'après-guerre (Kopa, Platini, Zidane).

D'autre part, les inégalités raciales ne sont pas absentes du sport ; ainsi jusqu'à la fin de l'apartheid, aucun joueur sud-africain non blanc n'était-il sélectionné dans l'équipe nationale de rugby. A l'inverse, le film de Clint Eastwood *Invictus*, hymne à la réconciliation nationale, célèbre le triomphe des Springboks « multicolores » en finale de la Coupe du Monde de rugby (1995), donnant au Président Nelson Mandela l'occasion de remettre le trophée au capitaine (blanc) de l'équipe. Les tensions raciales aux États-Unis avaient auparavant conduit deux athlètes noirs de ce pays à brandir un poing levé et ganté de noir pendant toute l'exécution de l'hymne américain (*The Star-Spangled Banner*) lors de la cérémonie de remise des médailles couronnant l'épreuve du 200 m aux Jeux de Mexico en 1968.

La politique elle aussi peut déchirer le voile universaliste qu'on attend du sport. Ainsi, aux Jeux Olympiques de Berlin de 1936, le Chancelier Hitler ne souhaite pas avoir à féliciter l'athlète noir américain Cornelius Johnson pour sa médaille d'or dans l'épreuve du saut en hauteur ; les officiels ayant alors fait savoir au Chancelier qu'il doit, quand il est au stade, soit féliciter tous les vainqueurs, soit n'en féliciter aucun, Hitler choisit de quitter l'enceinte, n'ayant ainsi pas à

féliciter Owen Jones, quadruple médaille d'or cette année-là ; ce champion déplorera peu après que, de son côté, le Président des USA l'ait lui aussi « snobé » en ne lui envoyant même pas un télégramme de félicitations pour ses performances berlinoises.

Les Jeux Olympiques, par leur retentissement médiatique, par leur caractère omnisports, et par la participation de délégations venues de tous les pays (ou presque), sont le symbole le plus universel du sport. ”

Les Jeux Olympiques, par leur retentissement médiatique, par leur caractère omnisports, et par la participation de délégations venues de tous les pays (ou presque), sont le symbole le plus universel du sport (ce qu'on retrouve sur la bannière aux cinq anneaux). Mais cette symbolique rend les Jeux vulnérables aux tensions politiques, en ce qu'elle fait d'eux un otage dans les querelles du monde. Ainsi le gouvernement espagnol de Front populaire appelle-t-il au boycott des Jeux de Berlin de

1936 (attribués à l'Allemagne avant l'arrivée des nazis au pouvoir) et organise-t-il les Olympiades populaires, qui ne pourront toutefois se tenir en raison du déclenchement de la guerre d'Espagne.

Les premiers boycotts effectifs atteignent les Jeux de Melbourne (1956) de la part de plusieurs États, qui entendent protester soit contre l'invasion soviétique en Hongrie, soit contre l'expédition anglo-franco-israélienne au Canal de Suez, soit contre la présence de Formose (Taïwan) à ces Jeux. Des Olympiades de 1964 à celles de 1992, l'Afrique du Sud n'est plus invitée aux Jeux, pour cause d'apartheid.

En 1980, les J.O. de Moscou sont marqués, à l'initiative du Président Jimmy Carter, par le boycott des États-Unis et d'une trentaine de pays en protestation contre l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS. Quatre ans plus tard, l'Union soviétique et quatorze de ses alliés

boycottent les jeux de Los Angeles, en réponse au boycott américain des Jeux précédents.

Enfin, la beauté ou la pureté qu'on souhaite accoler au sport se trouvent altérées par les déviations, voire les perversions, résultant du succès croissant des performances accomplies par les champions. Quand les sportifs luttent sous leur maillot national, leurs exploits sont patriotiquement célébrés, revendiqués, et magnifiés par leurs concitoyens, jusqu'à l'extrême et même au-delà, comme en attestent ces affrontements où les supporters se transforment en hooligans. Du patriotisme on passe rapidement au chauvinisme, puis au nationalisme, souvent encouragé par les gouvernants – comme avaient notamment l'habitude de le faire les États communistes, soucieux de démontrer, par les succès de leurs athlètes, la supériorité de leur régime. C'est pourquoi aussi de nombreux États organisent des « fermes d'élevage à sportifs », où sont détectés, élevés et formés de futurs champions.

Dans les disciplines où les sportifs ne concourent pas sous un maillot national, ils sont la proie d'une marchandisation de plus en plus rapace, qui souvent fait d'eux autant de mercenaires. De manière plus générale, la médiatisation du sport via les multiples retransmissions, transforme de plus en plus les jeux du stade en jeux du cirque, apportant aux peuples leurs rasades de divertissement.

Le nationalisme et le professionnalisme poussant les champions dans un engrenage de performances toujours plus exigeantes, il est inévitable que du simple entraînement on passe au suivi médical avant de verser dans le dopage. Comme quoi le sport, à défaut d'être universel, est – comme toute activité humaine – à l'instar de la langue d'Ésope : la meilleure et la pire des choses.